

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Satan Belhumeur* de Victor-Lévy Beaulieu (Éd. V.L.B.)**

Michèle Mailhot

Number 26, Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mailhot, M. (1982). Review of [*Satan Belhumeur* de Victor-Lévy Beaulieu (Éd. V.L.B.)]. *Lettres québécoises*, (26), 22–24.

Satan Belhumeur

de Victor-Lévy Beaulieu

(Éd. V.L.B.)

Quand j'entends dire que Victor-Lévy Beaulieu écrit *trop*, les bras m'en tombent. Qui oserait affirmer que Forrester chante trop, que Gretsky compte trop, que Selye cherche trop ? Il n'y a pas de doute que c'est à la bêtise, bien plus qu'à la ferveur, qu'on devrait essayer de mettre des limites, car on voit qu'elle est sans bornes quand elle prétend mesurer l'expression littéraire. Comme s'il existait un nombre correct de mots à peser de la même façon que les raisins pour atteindre une quantité idéale. Je sais, l'abondance nous est suspecte. Après Boileau et son « cent fois sur le métier » — que nous avons peut-être pris pour une règle mathématique absolue — nous avons eu Gide, romancier laborieux mais critique disert, pour renchérir en exaltant l'art difficile et rare. Sans oublier l'Église qui jugeait scandaleux tout ce qui débordait de son imprimatur. Si l'on songe que ces avertissements solennels et ces mises en garde répétées tombaient dans des esprits inquiets et timorés, on peut comprendre, mais non excuser, notre tendance à déclarer excessive toute parole copieuse et passionnée. Nous sommes bien obligés d'admettre que la passion existe mais nous la voulons sage, blanche, muette, castrée, ses flancs vidés de fureur.

Nous croyons l'avoir domestiquée mais, bien sûr, la passion, la vraie, continue de vivre ailleurs ; elle continue d'être telle qu'autrement elle ne saurait exister : entière.

En somme, reprocher à V.-L.B. de trop écrire reviendrait à le blâmer d'être « trop entier ». Heureusement, sa passion d'écrire échappe aux réductions que certains épiciers voudraient lui faire subir : parce qu'elle est vraie, elle demeure irréductible.

En effet, contre vents et marées et courants, V.-L.B. ne cesse de produire avec la même abondance et la même opiniâtre ferveur. Vingt livres en une quinzaine d'années, du théâtre, de la télévision, du journalisme. Il est partout, mais son projet d'écriture, loin de se disperser dans ces multiples avatars, se ramasse au contraire, il s'unifie, « il se fige définitivement dans un ordre ». Et pour consolider cet ordre — ah ! que nous sommes loin du bâclé — il suspend même tous ses autres projets en cours, et Dieu sait s'il sont nombreux, pour réécrire *Mémoires d'Outre-tonneau*, un livre paru au tout début de sa carrière d'écrivain. Pourquoi ? Il nous l'explique dans sa préface : « Il s'agit d'un roman qui m'a toujours fatigué, dans tous les sens du mot, parce que je ne le trouvais pas beau, sans doute pour l'avoir écrit trop rapidement » (. . .) « L'abondance, on le voit, n'exclut pas son souci du travail bien fait mais l'affine au contraire. Elle l'oblige, lui si vivement emporté vers l'avant par la pulsion créatrice, à revenir sur ses pas pour recommencer, parfaire. Ce geste en dit long sur le respect que Beaulieu porte à son travail. Et à ses lecteurs.

Satan Belhumeur est donc un nouveau roman écrit à partir de *Mémoires d'Outre-tonneau* que je n'ai pas lu à l'époque mais que je veux connaître maintenant que l'excellent Belhumeur y a vu le jour. Pour comparer, retracer le cheminement ; pour prolonger aussi le plaisir que j'ai eu à lire *Satan Belhumeur*.

C'est du pur « race de monde » beaulieusin. D'abord le style marqué de ce sceau personnel qui le détache nettement de tous les autres, même des imitations toujours nombreuses quand une voix originale s'impose. Les phrases, du début à la fin, coulent d'une même venue, entremêlées dans un réseau complexe, enroulé sur lui-même ou lâché tout à coup dans une direction inattendue. Parfois elles rasant le sol et y ramassent ordures et misères, parfois elles s'élèvent droit, jusqu'au rêve de l'innocence, de la pureté et de l'amour puis, brusquement désaccordées par le tiraillement, elles filent à l'épouvante, dans l'implacable chemin de la désolation : « Rien que d'y penser la tête me tourne devant le Bouddha de plâtre. Cette épilepsie qui me possède dès que la nuit montre le gros bout de son nez et que je médite, le corps pareil à une flopée de fleurs de lotus. Je laisse venir la maladie jusqu'à ce que je ne puisse plus psalmodier et avant que mes mâchoires ne se contractent trop je prends le bâton recouvert de caoutchouc qu'il y a dans le frigidaire et je mords dedans à grandes dents, me roulant sur le plancher jusqu'à ce que la crise se termine. Et bavant, les jambes flageolantes, je me traîne ensuite jusqu'au Bouddha de plâtre, rallumant la bougie éteinte par Jos. Alors je me blottis entre les deux seins nourissiers de Moréal-Mort, plus aucun désastre en moi, même pas celui de la camisole de force. » (p. 42) N'importe quel lecteur de Beaulieu le reconnaîtra ici, comme d'ailleurs à chaque page, non seulement par la tournure des phrases mais aussi par le choix des mots, ce « flopée » par exemple que l'auteur affectionne particulièrement.

Cette langue, tellement particulière, fluide jusque dans ses brusques cassures qu'elle remplit ou contourne dans une seule large coulée, atteint ici à une parfaite maîtrise. Elle permet à Beaulieu de descendre encore une fois au fond de la souffrance humaine et d'en explorer avec fougue les ravages. Voilà autre chose qu'on lui reproche aussi : son goût du morbide, du laid, de l'obscène. Un goût ? Pourquoi pas la compassion et l'insoutenable révolte contre la misère rencontrée partout et haïe dans sa dévorante omniprésence ? Tellement haïe qu'il lui faut la dire, la dénoncer à travers ses innombrables et souvent monstrueuses victimes. S'il la débusque avec cette opiniâtreté c'est que, tout comme la violence engendre la violence, la misère engendre la misère. Plus même : dans ce roman, la misère crucifie la misère, elle l'enferme, la lobotomise, l'évire, la ridiculise, l'utilise. Un cercle infernal où la souffrance n'est jamais salvatrice : rien de meilleur n'en sort jamais. C'est une fatalité dévastatrice entretenue par d'autres hommes, également malheureux, également dépourvus. Comment l'écrivain tairait-il une indignation que la vie ne cesse d'alimenter ? En regardant ailleurs ? Il veut bien, il s'y essaie même, mais où qu'il se tourne, la laideur et la violence sont arrivées avant lui. Il n'a d'autre choix que de les débusquer, justement parce qu'il n'a pas de complaisance.

Le « héros » de cette souffrance s'appelle ici Satan Belhumeur, un nom antagonique ouvert aux contradictions qui seront d'ailleurs le lot de sa vie. Dès le départ, le destin l'installe dans l'inconfort et en fait une victime désignée de l'abêtissement imposé à l'homme. Satan, sans aucune violence, avec plutôt une tendresse extrêmement démoniaque, naïve et sans aigreur, raconte un peu malgré lui, Abel l'y poussant, les étapes qui l'ont emmené à Moréal-Mort et ce qu'il espère y trouver. C'est lui qui parle tout au long du livre : « J'ai eu l'enfance brutale. J'ai eu l'enfance sanguinaire. J'ai eu l'enfance de la rue Prince-Arthur, et juive. Avec plein de cadeaux grecs tout autour de moi. On habitait au premier étage d'un taudis dont le rez-de-chaussée était occupé par le restaurant qu'y tenait le gros Sam-mon-père, une binerie sentant fort les pieds et les rats qui, dans le



Victor-Lévy Beaulieu

Photo : Athé

souterrain, se décomposaient, le ventre gonflé par les tonnes de poison qu'y jetait l'ange exterminateur. » C'est dans ce décor que l'enfant vit, entre le « cancer puant » de sa mère et son hassid de grand-père chargé de faire son éducation religieuse. Il est fasciné par les couteaux et transperce les matelas, les oiseaux, les chats puis les cochons à l'étal du boucher. Il pourrait n'être encore qu'un enfant cruel, comme bien d'autres, jusqu'à ce qu'il découpe aussi la maîtresse de son père, puis ses poignets. Épileptique, on l'enferme à Saint-Jean-de-Dieu où, après plusieurs traitements, vrais ou imaginaires, tous plus odieux les uns que les autres, on le retrouve à Moréal-Mort dans son magasin de bric-à-brac qui lui sert de maison, de chapelle et de lieu privilégié de rencontres amicales. Autour s'agite la racaille administrative — maire, juge et député dont les noms renvoient aisément à des personnes réelles — suivie du troupeau de leurs commettants.

Satan — peut-être à cause de la lobotomie ? — est devenu un mystique fervent et éclectique qui n'a retenu, des diverses religions chrétiennes et orientales, que les messages de paix et d'amour : il prêche cette bonne nouvelle dans un désert maintenant décoré partout « de chevreuils de plâtre, de lions de cuivre et de poissons-scies achetés chez Kresge » (p. 88) Accusé

d'enlaidir ce beau décor, persécuté par ses concitoyens, Satan tient quand même ce lieu pour une terre de prédilection : c'est que Jos y vit, Jos dont il est amoureux.

C'est ici, encore une fois, le grand art de Beaulieu que de faire de cet amour le pivot du livre mais de ne le préciser que lentement, par des approches nombreuses et étonnantes, et seulement après que le pitoyable Satan ait rallié notre sympathie. Car même si sa sexualité, omniprésente, se manifeste dans des situations surprenantes, parfois brutales, parfois cocasses, le plus souvent malades, elle s'accompagne toujours d'un délire verbal intense, émouvant, tout chargé de cet amour douloureux et impossible pour Jos. Certaines scènes semblent gratuites, noircissant encore un tableau déjà bien assez sombre — celle avec Zelda et son chien par exemple — mais elles coulent quand même aisément dans le récit tant la charge est puissante et fonce sans désespérer. Satan se saisit de tout : son statut de fou le libère des préjugés entretenus au nom de l'intelligence, il peut penser librement et voir tel quel ce monde désarticulé, aliénant, pourri. Un spectacle désolant dont il ne se console que dans la méditation et la prière. Là seulement il peut réinventer une terre viable que les hommes n'auraient pas encore souillée, une terre qu'il pourrait habiter avec bonheur : « Je tiens mes

paumes ouvertes vers le ciel pour que toute l'énergie qu'il y a dans le monde entre dans mon corps. Il suffit de peu pour que tout en soi se réconcilie, pour qu'il n'y ait plus ni humeurs mauvaises ni amertume, et pas davantage de peur. C'est le sens de la prière et sa nécessité. Voilà pourquoi j'aime tellement le petit matin, parce que tout y est neuf et sans passé et sans plus de distance entre le monde et moi. » (p. 163)

La profonde beauté de cette prière se saisit mieux dans une citation isolée car, replacée dans son contexte, elle devient une envolée qui peut très bien être considérée comme celle d'un fou. Beaulieu, en effet, ne manque pas de rappeler les divers éléments, misérables et loufoques, dans lesquels elle se situe : la chambre, véritable capharnaüm, les postures tordues, l'étrangeté des compagnons de prière : homme-cheval et rats . . . On sourit un peu mais on est davantage ému par la sincérité de Satan dont l'amour pour Jos n'est pas étranger à ces prières. Les images de celui-ci sont d'ailleurs assez belles pour s'intégrer facilement à ces méditations : « Il s'était levé, toute la beauté de son corps tendu s'opposant amicalement à moi, à ce que je cherchais à provoquer mais dont l'heure n'était pas venue, ce partage sans réserve de nos vœux et de nos émotions. Je le regardais marcher entre les grands arbres, les mains dans les poches, avec rien que le bruit feutré de



ses pas dans la mousse verte. Et moi, je laissais les larmes me couler sur les joues, heureux d'avoir passé ce temps avec Jos même s'il ne m'avait encore rien promis, l'image de sa Mère trop vive dans son corps » (p. 109) Jos, trop empêché dans son âme, le restera dans son corps : il choisit la fuite avec une stripteaseuse. Désespéré, Satan se coupe les veines et, à mesure que sa vie s'écoule avec son sang, il atteint enfin, dans une demi-conscience, le paroxysme de l'amour qui lui a été re-

fusé. Jos n'étant plus que rêvé, il peut dès lors tout lui donner. Et il le donne dans une scène passionnée, admirablement faite, où la passion, le lyrisme et le réalisme se fondent avec une maîtrise superbe.

Le livre aurait pu se terminer là. Mais il était dit que le désespoir n'allait pas s'apaiser dans l'amour. C'est au milieu de ses concitoyens haineux et dans une assemblée politique en plus — suprême dérision — que Belhumeur va prêcher pour la dernière fois. Mais la bonne parole s'est perdue dans la désespérance et Satan explose de la colère de son enfance : « . . . je vais couper d'un seul coup la corne de rhinocéros qu'il y a entre mes jambes, et hurler alors que le sang gicle pour de bon, et hurler avant de mourir tout à fait, pareil à mon maître Bashô perdu dans son grand amour impossible de Jos :

Il y a de nouveau du vent
Ce matin. » (p. 225)

Satan Belhumeur est un roman puissant, riche, devastateur de bonnes consciences, comme seul Victor-Lévy Beaulieu sait en écrire. Et il n'en écrira jamais assez, d'abord parce que ce sont de fortes oeuvres littéraires ; ensuite parce que les « bonnes âmes » prolifèrent, exactement comme dans les sombres « belles années », et qu'elles sont toujours aussi sourdes, aveugles et muettes. ■

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse

.....

à commencer avec le numéro

Canada	\$ 8.00
France	60FF
USA	\$10.00
Europe	\$15.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$20.00